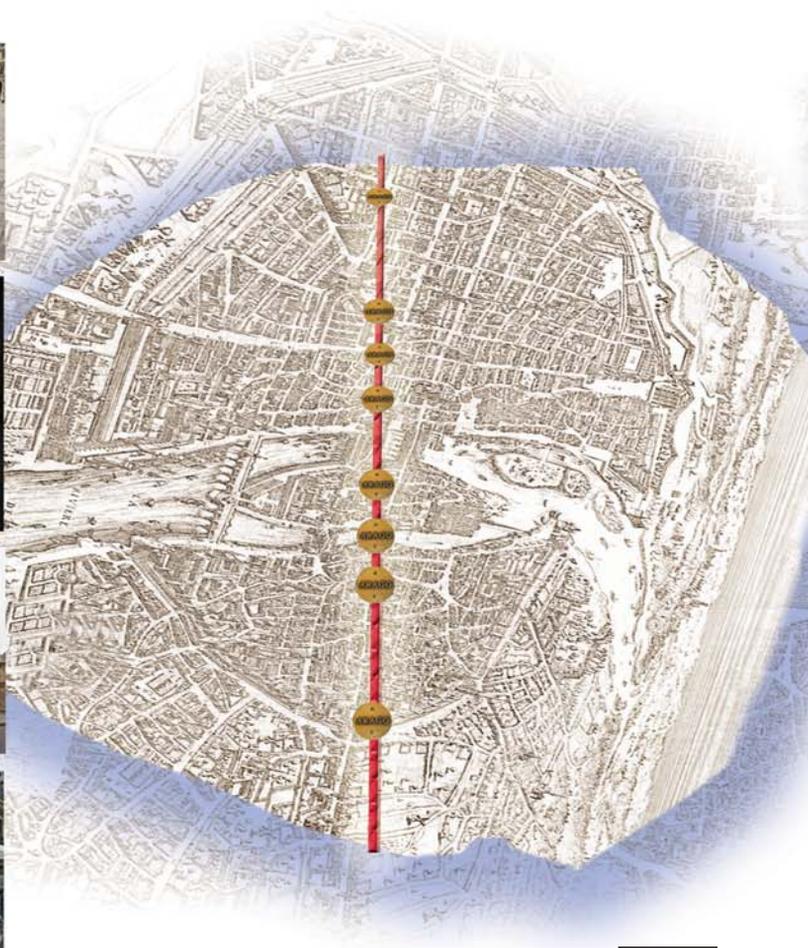


Le Méridien de Paris

*Une randonnée
à travers l'Histoire*



Philip Freriks

l'Observatoire
de Paris



Le Méridien de Paris

Philip Freriks

Le Méridien de Paris

*Une randonnée
à travers l'Histoire*

Traduction de Kim Andriga
Photographies de Alain Lechat



17 avenue du Hoggar, PA de Courtabœuf, BP 112
91944 Les Ulis cedex A, France



61, avenue de l'Observatoire
75014 Paris, France

Édition originale en néerlandais : De Meridiaen van Parijs
© Philip Freriks en Utigeverij Conserve 2003

Adaptation : Emmanuelle Le Goff
Couverture, maquette intérieure et mise en page : Jérôme Lo Monaco

Crédits photographiques : Alain Lechat
Sauf : p. 4 : Philip Freriks
P.49, p.60, p.62, p.66, p.69, p.85, p.89, p.91, p.92, p.94, p.109, p.118 : Jérôme Lo Monaco
P.44 : © Roland Godefroy, droits réservés
P.63 : © Fondation Boris Vian, droits réservés

La publication du présent ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide de la Fondation pour la production et la traduction de la littérature hollandaise (Foundation for the production and Translation of Dutch Literature).

Imprimé en France

ISBN EDP Sciences : 978-2-7598-0078-0
ISBN Observatoire de Paris : 978-2-901057-62-8

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

© EDP Sciences 2009

La première édition néerlandaise a été publiée en 1995, sous le titre *Het spoor van de monumentale meridiaan, een 'petite histoire' van Parijs* (La piste du méridien monumental, une petite histoire de Paris). Suite à cette parution, j'ai reçu de nombreux courriers de lecteurs qui contenaient souvent des compliments, parfois des critiques ou des observations. Mais ils rendaient toujours compte avec enthousiasme de leurs expériences sur le parcours Arago-Dibbets, autrement dit le Méridien de Paris. La plupart du temps, ils incluaient des photos pour fournir la preuve de leur exploit, tel un alpiniste qui se fait immortaliser au sommet du mont Everest. Dans la paroisse néerlandaise de Paris, un pasteur a ainsi mis à profit un sermon afin d'inciter ses fidèles à suivre cette piste. Je remercie les auteurs de ces lettres de s'être donné cette peine et j'ai toujours considéré leurs témoignages comme un encouragement à poursuivre mes recherches.

Plus de dix ans après la publication de mon livre, des promeneurs continuent à me tenir informé. Décidément, le méridien n'a pas fini d'intriguer et de fasciner ! D'édition en édition, je n'ai cessé de revoir et d'enrichir le texte. Ne serait-ce que parce que d'aucun ont proclamé, le *Da Vinci Code* à la main, que le méridien d'Arago-Dibbets était la voie menant au Saint-Graal ! Dans le film éponyme, on voit même le protagoniste, Tom Hanks, courir dans la cour du Louvre, le long des médaillons, pour prouver... Mais pour prouver quoi au juste ?

Pour cette nouvelle version, j'ai donc à nouveau suivi le méridien. Il y avait beaucoup d'aspects à revoir. La Ville de Paris se montre en effet pour le moins négligente envers son méridien élevé au rang de monument. Nombre de médaillons ont disparu. Je vous renvoie au chapitre « Un hommage à François Arago » et à mes conversations « plaisantes » avec les fonctionnaires de la Ville de Paris. Un petit scandale a également éclaté lorsqu'un architecte de renom s'est emparé de l'idée de Jan Dibbets (se référer au chapitre « Plagiat, Égalité, Fraternité »).

Je précise que la promenade va du sud au nord. Lorsque je parle de gauche et de droite, je suis donc dos au sud, et le bout de mon nez pointe vers le nord. Munissez-vous d'un plan détaillé de Paris, de grand format de préférence. *L'Atlas Paris* de Michelin, par exemple.

Paris, le 10 février 2007

Le Méridien de Paris

Ce livre s'est construit autour d'une randonnée qui n'avait pas vocation à l'être. En effet, le trajet est avant tout une œuvre d'art, un monument composé de 135 médaillons de bronze, coulés si discrètement dans le macadam parisien qu'il faut les chercher comme une aiguille dans une botte de foin. C'est leur créateur, l'artiste néerlandais Jan Dibbets, qui l'a voulu ainsi : un monument que les badauds découvriraient tout au plus au hasard de leurs promenades, de sorte que cela finisse par devenir une obsession intrigante.

L'idée est fondée sur l'existence virtuelle du méridien de Paris. Pourtant, il ne s'agit pas d'une illusion d'optique. Le monument existe : je l'ai vu, touché, foulé et finalement décrit. Une mission de reconnaissance le long d'un parcours aussi droit qu'imprévisible, et de ce fait presque mystérieux. On a la sensation que la ligne droite du méridien se superpose rarement au tracé capricieux des rues. On dirait un débutant qui s'essaie au funambulisme, comme s'il y avait une corde tendue

au-dessus des principaux symboles de la nation française. Par-dessus des bâtiments et des lieux qui jouent un rôle si important dans la conscience collective qu'il n'y pas très longtemps, les historiens ont inventé un joli terme pour les désigner : les lieux de mémoire.

L'emplacement exact des 135 médaillons était inconnu. Bien qu'un recueil de poèmes et un beau livre impressionniste leur fussent consacrés, personne ne s'était donné la peine de partir en exploration. C'était même considéré comme trop trivial, indigne de l'œuvre d'art. Encore aujourd'hui, peu de passants en ont connaissance. Aussi, tenez-vous entre les mains un document unique, une coupe transversale de la Ville Lumière. Et pour ce qui est de ma personne : j'aime cette ville, mais je ne suis pas jaloux. J'aime partager mon amour. Donc voilà. À vos godillots !

Avant d'explorer le trajet Arago-Dibbets, il convient de présenter plus longuement l'artiste et son œuvre.



Un des 135 médaillons du monument Arago.

Jan Dibbets et la ligne imaginaire



Jan Dibbets.

Né en 1941, Jan Dibbets est un artiste néerlandais reconnu en France. À l'époque où il était maire de Blois, Jack Lang, hérald du mitterrandisme et ministre de la Culture jusqu'en 1993, lui confia la tâche honorable de créer des vitraux pour la cathédrale de cette petite ville de la Loire où l'adorable intrigante Marie de Médicis s'était autrefois retirée de la cour. Pour l'inauguration, on vint chercher l'artiste à Paris en limousine ministérielle, et j'eus la chance de l'accompagner. Dibbets me parla alors d'un tout autre projet. La Ville de Paris lui avait demandé de réaliser un monument pour François Arago (1786-1853), astronome mais aussi scientifique novateur, humaniste, homme politique et même, quoique très brièvement, chef d'État. Jan Dibbets s'intéressait depuis des années à des lignes imaginaires qu'il voulait baliser. De la même manière que Christo emballe des bâtiments. Toutefois, la comparaison s'arrête là : l'art de Dibbets est d'une toute autre nature. Le monument pour Arago ne devait en aucun cas avoir un caractère temporaire. La Ville de Paris avait demandé à quatre artistes de renommée internationale de proposer un projet. Celui de Jan Dibbets fut retenu. Arago était non seulement astronome mais

aussi géomètre. Il avait cartographié la partie du méridien qui traversait la France et la Méditerranée, entre Dunkerque et Barcelone. Jan Dibbets prit ce méridien pour point de départ. Il ne s'agissait pas ici de n'importe quelle ligne géographique mais du méridien zéro ; la ligne de référence de notre temps universel, le PMT (avec le P de Paris), déterminé par ce qu'on appelait le méridien de Paris. Jusqu'à ce que les Britanniques s'emparent de ce zéro prestigieux en 1884 pour en faire, avec Greenwich, le GMT. Nous le verrons en emboîtant le pas à Tintin dans le chapitre « L'astronome et les brigands ».

Une ligne captivante

À l'époque de François Arago, le méridien zéro était encore la ligne de référence. Sur la partie parisienne du cercle de longitude, traversant la ville du sud au nord sur une distance de douze kilomètres à vol d'oiseau, devaient être placés 135 médaillons de bronze portant la seule inscription « Arago ». Tout simplement, dans le bitume, dans les rues, dans les parcs, sur des trottoirs ou sous le porche d'un passage inattendu.

« En 1968, j'ai fait la liste de toutes les lignes imaginaires que je voulais baliser un jour. C'est la première fois que j'y parviens », disait Jan Dibbets dans la voiture, et dans sa voix perceait un peu d'excitation.

Là où des lignes imaginaires sont balisées, naît le besoin impérieux et étrange de suivre ces tracés. La vie « revisitée » d'un artiste célèbre fascine, tout comme la possibilité de refaire le trajet d'une expédition, de suivre les indications d'un journal de voyage d'un autre temps ou la progression d'une ancienne ligne de front. Peut-être avons-nous envie d'être surpris, de nous accorder une aventure

sans trop de risque, de frissonner dans la maison hantée de l'histoire, de nous confronter aux émotions de ceux qui se laissaient guider par leur sensibilité. Et à cet égard, Dibbets n'est pas différent des autres. « Plus un point ou une ligne sont mathématiques, plus le désir de les savoir sous nos pieds est grand. »

Une fois le projet réalisé à l'automne 1994, lorsque le service des Travaux publics de la Ville de Paris eut coulé les médaillons de bronze dans le macadam, je tombai moi aussi en proie à cette étrange névrose obsessionnelle de la ligne imaginaire. Une irrépressible envie naquit en moi de suivre à la trace l'œuvre d'art de Dibbets. Il m'avait mis sur la piste, il m'avait séduit et éveillé ma curiosité, mon désir presque. Bien fait pour moi !

Je me rendis coupable de piraterie (qui faillit coûter la vie à Arago en son temps, mais nous en reparlerons plus tard) en kidnappant pour ainsi dire son idée. La statue élevée en l'honneur d'un individu, certes très méritant, apparut au cours de ma promenade comme une ode à tout Paris : un monument commémorant une part importante de l'histoire mondiale, une promenade surprenante, sans ordre chronologique, à travers l'histoire pêle-mêle de la Ville Lumière. Le hasard a voulu que le méridien, et de ce fait l'œuvre d'art de Jan Dibbets, traversent des lieux et

des bâtiments qui sont autant de jalons de l'histoire de France.

De Louis XIII à Céline

La promenade passe devant le salon de thé où Mata Hari acquit sa renommée mondiale ainsi qu'une place d'honneur face au peloton d'exécution. Elle nous conduit au square non loin de l'Observatoire où François Mitterrand, jeune homme politique, aurait mis en scène un attentat contre sa propre vie, dans l'espoir d'en tirer des profits politiques. Elle nous mène du palais du Luxembourg, prison cinq étoiles pour la noblesse française sous la Terreur (1773-1795), au Louvre où Louis XIII chassa un jour le renard dans les couloirs de la Grande Galerie ; de l'Institut, lieu de rencontre des pouvoirs scientifiques et culturels, à la Comédie-Française, où l'on joue toujours le répertoire officiel de Molière, Racine et Corneille dans une éternelle prolongation.

Le méridien croise le café où se rencontraient les surréalistes, coupe l'endroit précis où le maréchal Ney fut fusillé, pour aboutir à la Nouvelle-Athènes, le quartier où George Sand et Frédéric Chopin vécurent ensemble, aux côtés d'illustres voisins comme les frères Goncourt, Baudelaire et le peintre d'origine néerlandaise Ary Scheffer.



Des surréalistes tels que le dramaturge Alfred Jarry ou le cinéaste Luis Buñuel fréquentaient la Closerie des Lilas.

Le Méridien de Paris

La ligne frôle le passage Choiseul que Louis-Ferdinand Céline a décrit avec tant d'acuité dans *Mort à crédit* et franchit le sommet de la butte Montmartre, au pied de laquelle Pigalle, malgré ses rides et ses affaissements apparents, joue toujours au gai Paris. Et comme il se trouve qu'Arago lui-même a vécu bien des aventures, cela ne nous éloigne pas pour autant de notre sujet.

Le Méridien ou l'histoire de Paris

S'il se cache, au-delà du marquage topographique, un enchaînement logique dans l'histoire que je viens de résumer ainsi arbitrairement, je laisserai volontiers les historiens compétents le démontrer. Le méridien offre en tout cas assez de matière dramatique pour égaler l'œuvre de Shakespeare et constitue en ce sens un lieu de mémoire à part entière. Le Louvre à lui seul y suffirait amplement.

De ses débuts de forteresse jusqu'aux milliards investis ces dernières années dans sa rénovation, l'ancienne résidence

royale évolue depuis mille ans au gré de l'histoire de France. Mieux encore, le monument incarne souvent lui-même cette histoire, ou est du moins le lieu, je dirais presque l'univers, où celle-ci s'écrit. Le méridien est, par ailleurs, une ligne qui traverse Paris dans tous ses extrêmes, son génie et sa cruauté, sa générosité et son totalitarisme, sa soif de pouvoir et sa foi en l'humanisme. C'est une trace de la grandeur, du pathos, du prestige et de la petite histoire parisienne. Je ne me hasarderai pas à affirmer que, contrairement à ce que l'on dit généralement, Paris c'est la France. Ce qui frappe, c'est que tant de sang ait coulé sur ce chemin, et que la faiblesse de la chair y ait été si fréquemment à l'ordre du jour. Les Français ont souvent vécu la vie intensément. Il est évident que la conscience et l'ambition ont dû, et doivent encore, s'affronter régulièrement, dans les palais d'autrefois comme dans la République actuelle. Les Français sont aussi des spécialistes du drame de cour. Tout cela rend le méridien si shakespearien, et l'idée de Dibbets si intéressante.



Le méridien coupe le Louvre en deux parties égales (en photo : le palais Royal du Louvre).

Chaque emplacement est précis

Mon projet de promenade ne fut pas si facile à mener à bien. Pour savoir exactement où trouver les médaillons, il me fallut l'aide de ceux qui avaient été responsables de leur mise en place. Stéphane Carrayrou, chef de la direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris, appréciait ma démarche mais craignait qu'une « route Arago » le long du méridien ne fasse du tort à l'œuvre d'art de Jan Dibbets. « Cela pourrait provoquer un conflit entre imagination et réalité », dit-il, sans que je comprenne en quoi cela poserait problème. Quant à l'artiste, il était plutôt amusé. De mon point de vue, c'était un exemple original d'art appliqué.

Carrayrou finit par céder et son assistante, Christine Ogier, m'accompagna dans cette aventure. Elle avait de la peine pour moi car, selon elle, je ne pourrai jamais trouver « ces trucs tout seul ». Elle n'avait pas exagéré. Nous nous mîmes en route munis de 135 feuilles blanches qui claquaient dans le vent. Sur ces feuilles, les arpenteurs communaux avaient dessiné chaque médaillon à l'échelle. En effet, n'allez pas croire que le projet de Dibbets fût exécuté à la légère, « à la française » comme on dit aux Pays-Bas. La majeure partie des frais fut consacrée au service de géométrie de Paris, aux arpenteurs. Chaque emplacement fut calculé au millimètre près. Arago eût contemplé ce travail de précision avec fierté. C'est à cette occasion qu'on découvrit que le repère de 1806 au sud de Paris, la Mire du Sud, était éloigné de l'axe de quarante mètres. L'œuvre de Jan Dibbets relevait ainsi des sciences appliquées.

À la recherche des médaillons

Et nous voilà partis! Nous attirions parfois l'attention des badauds, en progressant



Les passants seront peut-être étonnés de vous voir scruter de façon insistante le bitume parisien.

avec nos paperasses blanches de médaillon en médaillon, le regard fixé sur le sol comme si une peur obsessionnelle des crottes de chien nous préoccupait, guettant les plaquettes de bronze sous des tas de feuilles mortes. Parfois, nous revenions sur nos pas. De temps en temps, les passants s'informaient de ce que nous faisons, et hochaient la tête quand nous leur disions que nous cherchions un numéro du monument pour Arago. Soit ils nous prenaient pour des fous, soit ils pensaient qu'on ne leur disait pas la vérité ! Des agents à la recherche d'un secret impénétrable...

Pour cette promenade, Christine Ogier avait prévu deux heures, mais finalement cela nous prit deux jours. Voyez ce qui vous attend ! Jamais Christine n'avait trouvé Paris aussi passionnant et j'étais de son avis.

Ces expériences, nombre de lecteurs les ont vécues après nous ; leurs lettres en témoignent. Sur le trajet, ils ont souvent été abordés par des curieux qui leur demandaient ce qu'ils cherchaient ou, lorsqu'ils étaient au courant, leur indiquaient le médaillon suivant.

« Plagiat, Égalité, Fraternité » et le *Da Vinci Code*

Ce qui est navrant pour Jan Dibbets, c'est que son méridien ne devint connu en France qu'au moment où un célèbre architecte lui « emprunta » le concept. En effet, au moment des préparatifs pour la célébration du nouveau millénaire de l'an 2000, Paul Chemetov prit contact avec le Comité d'organisation afin de leur soumettre une idée brillante. Aussi fut-elle accueillie avec enthousiasme. Il proposa de baliser l'ancien méridien zéro de Dunkerque jusqu'à la frontière espagnole. Pour le transformer en un monument reconnaissable. Pour renforcer l'unité nationale. En l'honneur de cette chose vague qui porte le beau nom d'identité. L'identité française dans ce cas, évidemment. Le balisage se ferait non pas avec des médailles, mais par des arbres



Une borne de la Méridienne verte, rue de Rivoli.

nouvellement plantés. Et c'est ainsi que l'architecte rebaptisa le méridien zéro, qui avait perdu son zéro depuis longtemps, la Méridienne verte. Une rangée d'arbres comme colonne vertébrale de la France. Sous le signe de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Un succès amer

Le 14 juillet 2000, un pique-nique géant fut organisé le long de cette ligne verte, à plus de 330 endroits différents. Malgré une météo médiocre, des dizaines de milliers de personnes y participèrent. Les médias n'en revenaient pas. L'idée de Chemetov était acclamée de toutes parts. Partout en France, y compris donc sur le parcours Arago-Dibbets, on ne planta pas seulement des arbres, mais on érigea aussi de petites bornes d'un mètre de haut portant l'inscription « La Méridienne verte 2000 ». Le méridien oublié était caressé comme une découverte nouvelle, comme un indicateur de la vraie France profonde mythique.

Le journal *Le Monde* longea la ligne, de village en village, pour une longue série de reportages de fond. L'idée fut reprise par des journaux étrangers. Un historien américain, Ken Alder, parcourut même la Méridienne à vélo et raconta ses expériences dans un livre. Le long de la ligne verte, on goûtait à l'âme de la France.

Le dégoût de Jan Dibbets est facile à comprendre. Non seulement Chemetov lui avait volé son idée, mais surtout l'architecte n'avait pas eu l'élégance ne serait-ce que de citer le nom de l'artiste néerlandais. Ajoutez à cela le fait que le président du Comité pour la célébration du millénaire, Jean-Jacques Aillagon, alors ministre de la Culture, avait

été étroitement impliqué dans la réalisation du monument pour Arago de Dibbets en tant que directeur des Affaires culturelles de la Ville de Paris.

Rudi Fuchs, directeur du Stedelijk Museum d'Amsterdam et ami de Jan Dibbets, rédigea un petit texte pour alerter certains de ses collègues français. « Ces jours prochains, écrivit-il début juillet 2000, une œuvre remarquable d'imagination géographique doit être inaugurée en France : la Méridienne verte. Dans sa conception, ce projet est fortement réminiscent du marquage à la fois discret et monumental du passage du méridien zéro à travers Paris, conçu par l'artiste néerlandais Jan Dibbets – à la demande de la Délégation des arts plastiques – et réalisé en 1994 en hommage à François Arago. Cette œuvre d'art s'intègre parfaitement dans l'œuvre de Dibbets, qui s'intéresse depuis la fin des années soixante aux lignes géographiques imaginaires. Bien sûr, les méridiens n'appartiennent à personne et le méridien d'Arago de Dibbets est une œuvre d'art publique dont tout un chacun peut s'inspirer. Il aurait néanmoins été de bonne grâce que l'auteur de la Méridienne verte fasse mention, dans la publicité qui a entouré son projet, de l'œuvre exemplaire de Jan Dibbets. »

Quand la presse s'en mêle...

La presse française posa bientôt la question, légèrement rhétorique : s'agissait-il peut-être d'un plagiat ? Un auteur anonyme, sous le pseudonyme de Paysan de Paris (d'après le roman éponyme de Louis Aragon de 1926), fit savoir par l'intermédiaire du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, que l'idée volée portait la marque de la plus grossière vulgarité mêlée de présomption française. Dans une

lettre adressée à Dibbets, Aillagon se dit navré et regrettait toute cette histoire. Toutefois, Dibbets ne devait surtout pas considérer cette réalisation comme du plagiat, mais comme une idée généreuse pour renforcer l'unité nationale. Chemetov en personne prit la plume et fit savoir au journal *Libération* qu'il s'agissait de parler de territoire, de l'unité de la nation et des citoyens. Ces derniers ayant été volontaires pour planter les arbres, le projet n'appartient de ce fait plus à personne. Il est libre de droits, inaccessible aux collectionneurs, absent des galeries prestigieuses. On ne peut spéculer dessus. Il ne s'agit donc pas ici de l'œuvre d'un seul homme, mais d'un projet commun, réalisé en toute fraternité, arrosé par le vin du pique-nique et la pluie qui tombe du ciel.

Ce fut de cette manière assez suggestive que l'on se débarrassa de Dibbets. Et voilà tout. La France adora ce pique-nique champêtre et n'en a retenu qu'une chose : ce méridien est français, il appartient à tous les Français. Vive l'égalité, vive la République, et le reste on s'en moque.

Quelques années plus tard, Dibbets eut en quelque sorte sa revanche. Les médaillons furent incorporés au cirque du *Da Vinci Code*. Dans l'adaptation cinématographique, ils sont mis en scène comme s'ils avaient été là depuis des siècles, menant à l'endroit qui est au cœur de l'intrigue. Le méridien de Paris balisé par Jan Dibbets, surtout la partie dans la cour du Louvre, était comme un don du ciel pour les réalisateurs. Ici encore, il était question d'une forme de plagiat. Jan Dibbets intenta un procès au producteur, *Sony*, qu'il gagna facilement. Ils ne pouvaient en effet pas utiliser ses médaillons sans l'autorisation de l'artiste ayant droit.

Un hommage à François Arago

Aujourd'hui disparue, la statue d'Arago datée de 1893 se dressait sur une petite place le long du boulevard qui porte son nom, dans le XIV^e arrondissement de Paris. Elle était tournée vers l'Observatoire, qui s'élève sur une butte au nom très approprié, Le Grand-Regard. Ce hasard n'a sans doute pas été déterminant lorsqu'en 1667, Jean-Baptiste Colbert fit l'acquisition de cette colline, au nom de Louis XIV. Le choix définitif d'un site pour construire un observatoire offrant une large vue, était davantage déterminé par la situation de plusieurs couvents. Mais c'est une sympathique coïncidence.

La statue d'Arago était une œuvre d'art dans l'esprit du XIX^e siècle, académique et martiale, ressemblante, plus grande que nature, digne d'un fils de la nation. Quelque part entre 1942 et la fin de la guerre, cet Arago connut le même sort que bien d'autres statues en

bronze de la capitale : il fut fondu par les Allemands et il est impossible de savoir ce qu'il est devenu. Son socle, lui, resta en place et il est toujours là aujourd'hui. Un appel a été lancé par Comité Arago, constitué d'astronomes retraités et d'autres scientifiques, pour faire revivre le grand homme dans son bronze premier. Malheureusement, personne n'est parvenu pas à retrouver la matrice de l'original.

La Délégation des arts plastiques de la Ville de Paris eut l'idée pour la célébration du bicentenaire de sa naissance, de faire élever un monument en rupture avec la tradition de la statue monumentale. Il fallait trouver réponse à la question de la conception d'un tel ouvrage commémoratif à la fin XX^e siècle, expliqua Stéphane Carrayrou.

L'engouement des uns, la réticence des autres

On demanda à quatre artistes reconnus de soumettre un projet. Celui de Jan Dibbets fut choisi en raison de son caractère non monumental. Il était soutenu par tous ceux qui comptent en France dans le domaine des arts plastiques, et en particulier par François Barré, à l'époque directeur du Centre Georges-Pompidou, et par Michel Laclotte, alors directeur du Louvre. Le soutien de M. Laclotte était le bienvenu, le projet prévoyait en effet de placer quelques médaillons dans les salles du plus grand musée du monde.

Même la Ville de Paris et le ministère de la Culture – encore diamétralement opposés sur le plan politique – étaient pour une fois d'accord. Cette entente se révélera utile, car le service des Travaux publics ne voulait pas entendre parler du projet. Comment ? Des



Le socle de la statue d'Arago se tient sur la place de l'Île-de-Sein, dans le XIV^e arrondissement.

médailles de bronze dans notre précieux asphalte ? Et qui sera responsable des dégâts et de l'entretien ? Ce sera bien trop gênant de devoir tenir compte de ces médailles lors de travaux sur la voie publique. Dans la capitale, les rues sont refaites une fois tous les trois ans en moyenne. Les débris sont aussitôt évacués. Personne ne vérifiera s'il s'y trouve des plaquettes de bronze « Arago ». On jugeait peu réaliste l'idée qu'un tel contrôle pourrait se faire. Cela s'est d'ailleurs avéré : des plaquettes ont disparu au cours du temps, alors même que la Délégation des arts plastiques avait pris ses précautions en faisant fabriquer trois cents médailles supplémentaires, afin de remplacer d'éventuels exemplaires égarés. C'est d'ailleurs pour cette raison que nombre de médailles ne se trouvent pas sur la voie publique, mais sur des terrains particuliers appartenant à des universités, des ministères ou des musées, ou dans des parcs qui relèvent d'un autre service que de celui des Travaux publics.

Un constat décevant

Lors de mon « inspection » pour cette nouvelle édition, je découvris qu'une grande quantité de médailles avaient disparu. « C'est incroyable ! » fut la réaction naturelle de Jan Dibbets. Il m'apparut donc utile d'alerter le service municipal concerné. J'eus quelques difficultés à découvrir quel était au juste le service responsable. Quoi qu'il en fût, après de nombreux appels, je finis par m'adresser au service de Conservation des œuvres d'art religieuses et civiles, où un monsieur m'écouta avec impatience avant de me signifier qu'ils étaient au courant du problème de « votre artiste ». Comme si ce n'était pas leur affaire ! Après quelques coups de fil supplémentaires,

son chef me fit dire qu'un « programme de sécurisation » allait être élaboré l'année même (2007) et qu'en 2008 un « programme de repose » serait mis en œuvre. Donc, pour dire les choses sans ambages, les médailles disparus seraient remplacés.

C'est pourquoi j'indique dans ce livre également dans le détail les emplacements des médailles disparus, le plus souvent avec la mention « trou, pas de médaille ». Dans l'espoir que le programme de repose aura été réalisé bien avant que l'édition que vous tenez entre les mains ne soit épuisée. Qui sait ? Avec le temps peut-être, elle se trouvera être tout à fait à jour.

Ce qu'impliquait le « programme de sécurisation », mon interlocuteur ne sut me le dire. « La sécurisation, c'est la sécurisation », affirma-t-il avec aplomb, et ce fut tout ce que je pus en tirer.



Bon nombre de médailles sont introuvables. Aujourd'hui disparu, le n°1 se trouvait à proximité du pavillon de Cambodge, à la Cité universitaire internationale (en photo).

Une œuvre méconnue

Jan Dibbets plaça le socle vide du boulevard Arago au cœur de son hommage. Ce socle se trouvait déjà exactement sur le méridien. En partant de là, il disposa les médaillons vers le nord et le sud. « Au bout de quelque temps, les Parisiens commenceront à s'interroger sur la signification de ces petits ronds de bronze, écrivit l'artiste dans sa présentation. Ils prendront alors conscience de la ligne longitudinale imaginaire puis enfin – du moins pour les plus curieux d'entre eux – de l'héritage spirituel que leur a laissé François Arago. » C'est une belle parole, mais soyons honnête : jusqu'à présent, je

n'ai guère pu observer un quelconque « effet Arago ». Il est possible que, lorsque le cas se présente, il reste limité à une expérience purement cérébrale. Les commerçants, et surtout les galeristes, qui ont un médaillon juste devant leur porte, se sentent sans doute privilégiés d'être ainsi installés sur ce célèbre méridien. Mais cette situation géographique n'a aucun effet sur leur chiffre d'affaire.

Avant de partir à la recherche de ces médaillons, une présentation de l'homme à qui ce monument est consacré s'avère indispensable. D'autant plus que sa vie fut rocambolesque !

L'astronome et les brigands

François Arago (1786-1853) était aventurier autant que scientifique, et fut même brièvement chef d'État en 1848. En cette qualité, il abolit l'esclavage dans les colonies françaises. Un homme aux nombreux centres d'intérêt, humaniste, doté d'une excellente réputation de professeur, inventeur, mais aussi un vrai

notable digne de l'époque, député durant des décennies, louvoyant entre les régimes politiques successifs. Un bon citoyen convaincu de l'importance de la recherche scientifique pour le progrès, ainsi que du rôle stimulant incombant à l'État. Pourtant, malgré sa statue, on ne se souvient plus de lui comme du héros qu'il fut quelque temps.



François Arago (1786-1853), grand vulgarisateur de la science.

De Paris à Londres

En premier lieu, Arago était ingénieur polytechnicien. Il sortait donc de l'École polytechnique, fondée en 1794, qui forme encore aujourd'hui des ingénieurs civils et militaires. Éduqué aux frais de l'État, le polytechnicien est obligé de mettre ses talents et ses connaissances au service de l'intérêt public, c'est-à-dire au service de l'Administration. Pendant ses premières années de jeune polytechnicien au service de l'État, Arago mena une vie digne d'un roman d'aventures de Dumas.

Professeur d'astronomie, puis directeur du prestigieux Bureau des longitudes, Arago vécut une grande partie de sa vie à l'Observatoire de Paris. Ce dernier avait été précisément construit sur le glorieux méridien zéro, à partir duquel pouvaient être déterminés toutes les positions et tous les endroits sur terre. Les méridiens sont de longues lignes en demi-cercle, tracées sur le globe terrestre, du pôle Nord au pôle Sud, le tout évidemment soigneusement mesuré. Tous sont perpendiculaires à l'équateur. Quand les Britanniques ont obtenu la confirmation de leur *Britannia rules the waves*, ils ont considéré que le méridien zéro faisait trop d'honneur à Paris. Désormais, c'est l'Angleterre qui déterminerait le temps mondial. Depuis 1884, le méridien zéro passe par l'observatoire de Greenwich, à Londres. Le point de référence du temps universel n'y passe pas aussi joliment qu'en France par le centre de la capitale, mais il n'empêche : il est anglais.

Tintin toujours aussi perspicace

Dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*, Tintin se souvient juste à temps que Greenwich n'a pas toujours donné le ton. Accompagné du capitaine Haddock, descendant du chevalier François Hadoque qui autrefois tua en duel le pirate Rackham le Rouge, il part à la recherche de la *Licorne*, navire sur lequel Rackham transportait un trésor et qui fit naufrage au XVII^e siècle. Les deux amis connaissent la zone où le bateau a coulé. L'épave se trouve près d'une île qui ne figure sur aucune carte. La position de l'île au trésor, calculée au sextant, semble erronée jusqu'à ce que Tintin s'écrie :

« Capitaine, nous sommes des ânes ! »

- Voyons, capitaine, le méridien par rapport auquel vous avez compté les degrés de longitude, c'est naturellement le méridien

de Greenwich ?

- Évidemment, ce n'est pas celui de Tombouctou !

- Attendez ! Le chevalier de Hadoque, lui, a certainement compté en prenant comme méridien origine, le méridien de Paris, qui est situé à plus de deux degrés à l'est du méridien de Greenwich !

- Mille sabords ! Vous avez raison ! Comment n'y avons-nous pas songé plus tôt ? Nous avons donc été trop loin vers l'ouest ! Il faut rebrousser chemin ! »

Six dessins plus loin.

Dans la soirée, alors que le capitaine Haddock scrute l'horizon avec une paire de jumelles, un Tintin tout joyeux à ses côtés :

« La voilà enfin, notre île au trésor ! »

Une origine révolutionnaire

Le méridien servit de base à l'introduction du système métrique « pour toutes les époques, pour tous les peuples », une initiative des révolutionnaires français pour illustrer le progrès et l'humanisme universel. Le cercle longitudinal avait été calculé dès 1718, mais la Convention fit refaire les calculs entre 1792 et 1798 afin de pouvoir déterminer la mesure exacte du mètre en 1799. Des géographes se mirent à l'œuvre entre Dunkerque et Barcelone – Arago devait par la suite calculer la portion entre Barcelone et Majorque – et déterminèrent la longueur exacte de cette portion du méridien. Un quarante millionième du cercle longitudinal entourant le globe correspondait un mètre. On réalisa un mètre étalon en platine chargée d'iridium, conservé encore aujourd'hui au pavillon de Breteuil dans le parc de Saint-Cloud à l'ouest de Paris, à une température constante de zéro degré. C'est là que siège le Bureau international des poids et mesures. Ces lieux ne se visitent pas.

Les débuts d'Arago

François Arago naquit le 26 février 1786 à Estagel, dans les Pyrénées-Orientales. Petit garçon, il choisit d'être astronome, comme d'autres rêvent aujourd'hui de devenir chauffeur de bus ou pilote. Le scientifique Méchain était passé dans son village pour prendre des mesures pour la partie du méridien entre Dunkerque et Barcelone. Sans doute Méchain était-il venu à la maison, car le père d'Arago était maire. Les mystérieux instruments de mesure de cet ingénieur avaient certainement fait forte impression sur le jeune François.

Sous l'influence des Lumières, la foi dans le progrès et l'intérêt pour les sciences avaient connu un essor important. Pour un garçon de cette époque, la recherche scientifique, de préférence couronnée par une découverte, correspondrait de nos jours à une aventure boueuse dans la jungle organisée par une fameuse marque de cigarettes. D'ailleurs, dans le cas d'Arago, les deux allaient s'avérer parfaitement compatibles.

En 1806, François Arago, alors âgé de vingt ans et tout juste diplômé de l'École polytechnique, partit en Catalogne en compagnie du physicien Biot, afin d'y faire des mesures par triangulation permettant de calculer la longueur de l'arc de méridien, entre Barcelone et Majorque. Mais ce fut une entreprise pénible. Avec ses instruments complexes, il passa des mois dans des tentes ou des cabanes sur des sommets isolés, près de la côte catalane et sur les îles au large de celle-ci. Ce n'était qu'en allumant de grands feux de nuit que les géomètres pouvaient se voir à distance et ainsi procéder à leurs mesures.



Un climat d'insécurité

Arago et son assistant étaient menacés par des brigands qui se cachaient dans les montagnes autour de Cullera. Lorsqu'on lui parla des risques d'une attaque, Arago présenta un document lui permettant de réquisitionner une patrouille. Cette dernière partit dans les montagnes afin de les protéger. Mais les bandits en profitèrent pour piller les riches de la ville de Cullera. Ils protestaient ainsi contre l'intrusion sur leur domaine des agents de l'État en uniforme. Le problème fut résolu lorsque le chef des brigands, surpris par un violent orage, trouva refuge dans la hutte improvisée d'Arago. Il se fit passer pour un douanier et s'endormit aussitôt d'un profond sommeil. Le lendemain, il disparut brusquement à l'arrivée du maire de Cullera et d'un gendarme venus prendre des nouvelles du scientifique. La nuit suivante, le bandit revint et s'endormit de nouveau. L'assistant d'Arago proposa de le tuer, mais le jeune polytechnicien refusa. À compter de ce jour, Arago jouissait de la confiance de son hôte inattendu.

Un jour une caisse de matériel lui fut dérobée, il la récupéra en un rien de temps grâce à son nouveau protecteur. Le chef des brigands avait tenu parole. Le jeune ingénieur lui aurait même expliqué ce qu'il faisait précisément, et cela aurait paraît-il plu à son interlocuteur. Un brigand éclairé donc ! La science sous la protection du banditisme. Ce ne fut à l'évidence pas la pire des aventures que devait connaître le jeune François.

Il en alla tout autrement dans le desierto de Las Palmas où une bande rivale n'avait que faire des nobles ambitions d'Arago au nom du progrès. Le scientifique parvint à échapper de justesse à la mort et à se réfugier ailleurs. Heureusement les mesures avaient pu être faites à temps.

Enlevé par les Espagnols

Peu de temps après, Napoléon envahissait l'Espagne. Le jeune Français, avec ses instruments bizarres, y fut arrêté pour espionnage et faillit être lynché par une foule enragée. Il était alors en mission depuis près de deux ans déjà. Arago parvint à s'échapper et se retrouva en Algérie, où le Bey d'Alger le retint d'abord prisonnier avant de l'embarquer sur un navire à destination de Marseille, qui transportait également deux lions, cadeaux du souverain algérien à Napoléon. Ces lions devaient être son salut lorsque le navire tomba entre les mains des Espagnols qui remirent Arago en prison. Les siens restèrent longtemps sans avoir de ses nouvelles, et la rumeur voulait qu'il n'eût pas survécu aux exactions populaires. Sa mère faisait dire des messes pour le repos de son âme.

À Paris, sa disparition n'était pas passée inaperçue. L'École polytechnique était sous l'autorité directe de l'Empereur. En Espagne, bien qu'il fût au cachot, Arago eut néanmoins la possibilité d'écrire, et il eut la présence d'esprit d'envoyer un message au Bey d'Alger pour l'informer qu'un de ses lions était mort de faim après que la Marine espagnole eut détourné le navire à destination de Marseille.

Sauvé grâce à un lion

Cela relève du miracle, mais le service du courrier fonctionna, du moins celui pour Alger. Les liaisons avec la France ennemie avaient apparemment été suspendues, dans le cas contraire Arago aurait également pu alerter ses parents. Même si le message d'Arago mit des mois à parvenir au bey, l'effet n'en fut pas moindre. La mort d'un des lions fut prise comme un affront ; les Espagnols n'avaient pas à faire main basse sur le cadeau que le bey d'Alger

avait destiné à l'Empereur de France. L'incident diplomatique était grave. Étant donnée les circonstances déjà suffisamment difficiles, les Espagnols préférèrent faire profil bas.

Le navire, avec Arago et le lion survivant à son bord, put reprendre sa route vers Marseille. En mer, il évita de justesse un navire anglais ennemi (Napoléon avait proclamé le système continental – un boycott commercial de l'Angleterre – et était aussi en guerre contre les Britanniques), et finit par arriver à bon port. Arago, parti depuis trois ans et qu'on croyait mort depuis plus d'un an, fut du coup accueilli en héros. Il avait risqué sa vie pour la science et la gloire de la France. À l'âge de vingt-trois ans, il fut aussitôt nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Le jeune homme n'avait plus à s'inquiéter de son avenir. Bientôt, François Arago obtint un logement de fonction à l'Observatoire.



Arago fut victime des guerres de Napoléon.

Notre promenade se termine à peu près telle qu'elle a commencée. Dans un Paris soigneusement évité par tous ou presque, une sorte de *no man's land* dans le vacarme de cette horrible autoroute circulaire. Ici, l'espace vide correspond à peu près à la zone militaire large de deux cent cinquante mètres qui se trouvait autour des fortifications, et dont on constata en 1870 l'inutilité puisque les canons modernes des Prussiens n'avaient aucun mal à tirer par-dessus. Dans ce terrain vague entourant Paris, toute construction était interdite. Inutile de dire qu'il y en eut quand même ! Clandestinement, et au vu de tous. Des baraques branlantes, des maisonnettes provisoires, des cabanes « tout de travers ». Une zone d'ombre. Encore aujourd'hui, on dit avec mépris à propos d'un tel environnement désordonné : c'est la zone ici. Cet endroit a été partiellement employé pour la construction du périphérique. Les projets dataient de 1940, mais la route ne fut achevée qu'en 1973.

On serait à peine surpris de voir ici un panneau : Attention, vous quittez le secteur parisien. Plus loin, c'est le monde étrange et insaisissable de la banlieue, que les habitants de ce côté du périphérique considèrent comme une jungle où ils préfèrent ne pas se montrer. À Porte Montmartre, quand on continue en passant sous le périphérique, on se retrouve sur le célèbre marché aux puces (les week-ends et lundis seulement). C'est plutôt chic aujourd'hui.

Aux débuts, ce devait être un vide-grenier, un endroit où on pouvait se faire quelques sous avec ce qu'on avait de superflu, où l'on faisait des affaires dans la marge. En marge de la société en quelque sorte. En tout cas en marge de la ville. Dans la zone.

Le dernier médaillon avait été placé devant la porte d'une bibliothèque comme un symbole. Comme une invitation à se plonger dans les livres, s'aiguiser l'esprit, lire tout ce qui a été écrit sur cette ville, sur son mystère, son méridien, sa science, sur son amour et son dégoût, sa honte et sa gloire, sa fierté et sa douleur. Vous serez frappé par le fait que tous ceux qui viennent d'ailleurs croient devoir la conquérir. Ce fut le cas d'Henri IV et aussi de François Arago, légèrement avantagé grâce à sa drôle d'aventure le long du méridien. En lisant, vous comprendrez pourquoi ici on est fier de l'expression « Paris sera toujours Paris ». C'est une déclaration d'amour, une carte blanche que la ville s'est offerte avec l'idée, peut-être l'illusion, que Paris ne peut être vaincue, que Paris décide en fin de compte elle-même de son destin. Paris embrasse, Paris décapite, Paris flirte volontiers avec les rebelles et les anarchistes, tout en aimant l'ordre et le calme. Ce monument de précision et de liberté est en parfait accord avec cela. *Hommage à Arago*, c'est le titre officiel, mais en fait il s'agit du *Méridien de Dibbets*. Ampoules comprises.



Bibliographie

- Ken Alder, *Mesurer le monde. L'incroyable histoire de l'invention du mètre*, Paris, Flammarion.
- Christine Ausseur, *Guide littéraire des monuments de Paris*, Paris, Éditions Hermé.
- Honoré de Balzac, *Les Illusions perdues*, Paris, Gallimard.
- Antony Beevor & Artemis Cooper, *Paris after the Liberation*, Londres, Hamish Hamilton.
- Olivier Blanc, *La Dernière Lettre, prisons et condamnés de la Révolution*, Paris, Robert Laffont.
- Geneviève Bresc, *Mémoires du Louvre*, Paris, Gallimard.
- Duc de Castries, *La Vieille Dame du Quai Conti, une histoire de l'Académie française*, Paris, Librairie Académique Perrin.
- Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*, Paris, Gallimard.
- Jean-Paul Crespelle, *Guide de la France impressionniste*, Paris, Hazan.
- Jean-Paul Crespelle, *La vie quotidienne des impressionnistes*, Paris, Hachette.
- Jean-Paul Crespelle, *La vie quotidienne à Montparnasse à la grande époque, 1905-1930*, Paris, Hachette.
- J.-C. Delorme, A.M. Dubois, *Passages couverts parisiens*, Paris, Parigramme.
- Patrick Devaux, *La Comédie-Française*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».
- Alexandre Dumas, *La Reine Margot*, Paris, Éditions du Rocher.
- Maurice Dumas, *Arago, La jeunesse de la science, un savant, une époque*, Paris, Éditions Berlin.
- Edwige Feuillère, *Moi, La Clairon*, Paris, Albin Michel.
- Franz-Olivier Giesbert, *François Mitterrand ou la tentation de l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil.
- Guide de Paris mystérieux*, Paris, Pchou-Princesse.
- Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Paris, Gallimard.
- David P. Jordan, *Transforming Paris, the Life and Labors of Baron Haussmann*. New York, Free Press.
- Jean Lacouture, *Mitterrand, une histoire de Français*, Paris, Éditions du Seuil.
- Bernard Lecherbonnier, *Bourreaux de père en fils. Les Sanson 1688-1847*, Paris, Édition Albin Michel.
- Bernard Marchand, *Paris, histoire d'une ville, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions du Seuil.
- Brian N. Morton, *Americans in Paris. An Anecdotal Street Guide*, Michigan, The Olivia & Hill Press.
- Paris*, Paris, Éditions Hachette, coll. « Les Guides Bleus ».
- Ovide, *Les Métamorphoses*, Bibliotheca Classica Selecta (édition en ligne).
- Vincent Pomarede, *La Joconde*, Paris, Prat.
- H. Rees van Tets, Maurice Garçon, *Voyage d'une hollandaise en France, 1819*, Éditions Jean-Jacques Pauvert.
- Marie-Catherine Sahut, Régis Michel, *David, l'art et la politique*, Paris, Gallimard.
- Yves de Saint-Agnès, *Guide du Paris révolutionnaire*, Paris, Éditions Perrin.
- B. Stéphane, *Dictionnaire des noms de rues*, Paris, Éditions Mengès.
- Tyler Stovall, *Paris Noir, African Americans in the City of Light*, New York, Houghton Mifflin.
- Eliane Viennot, *Marguerite de Valois*, Paris, Payot.
- Frédérique Villemur, *La Méridienne de Paris*, Actes Sud, coll. « Paris Musées ».
- Sam Waagenaar, *Mata Hari*, Paris, Fayard.
- Julie Wheelwright, *The Fatal Lover, Mata Hari and the Myth of Women in Espionage*, Londres, Collins & Brown.
- Edmund White, *The flaneur. A Stroll through the Paradoxes of Paris*, New York, Bloomsbury.